

Séance académique du 19 septembre 2018

Communication de M. Jean Baud, membre titulaire

Joseph-Marie Dessaix l'intrépide et le visionnaire (1764 – 1834)



Avant d'évoquer ce que fut la vie de Joseph-Marie Dessaix, je souhaite présenter le contexte qui prévalait en Savoie à la fin des dernières décennies du dix-huitième siècle.

Je vais le faire en me référant, pour l'essentiel, à André Folliet et à Joseph Dessaix ce dernier, neveu bien connu de Joseph-Marie Dessaix et tous deux co-auteurs d'une étude historique consacrée à la vie politique et militaire du Général Dessaix.

Voici comment ils présentent ce contexte dans leur ouvrage commun publié en 1879 : « *La révolution de 1789 produisit en Savoie une commotion profonde. Dans ce pays français par la langue, par les mœurs et les idées, la partie éclairée de la bourgeoisie applaudissait aux réformes faites en France par l'Assemblée constituante. Les abus de l'Ancien régime étaient peut-être moins criants dans le Duché de Savoie que dans l'ancienne monarchie française mais le règne du « bon plaisir » qui caractérisait surtout l'absolutisme du gouvernement sarde l'avait rendu odieux à beaucoup.* »

Tel était le climat politique de la Savoie des années 1785-89 pendant lesquelles Joseph Dessaix, né le 24 septembre 1764 à Thonon-les-Bains, jeune médecin reçu docteur de l'Université de Turin à 21 ans, se rend à Paris sur les conseils de son père, lui-même proto-médecin de la province du Chablais. Il s'y fixa et s'y maria. Il se lia à plusieurs Savoisiens établis à Paris dont l'illustre Berthollet alors au fait de la célébrité.

Il embrasse avec ardeur les principes de la Révolution, s'inscrit dès le 12 juillet 1789 dans les rangs des premiers volontaires de la garde nationale parisienne et assiste à la prise de la Bastille.

De retour à Thonon il reprend contact avec l'ancien monde. Victor-Amédée III - assez aimé en Savoie - n'avait pu, entouré qu'il était de ses gouverneurs et commandants militaires fort détestés, qu'épouser la cause des princes et des émigrés français et se déclarer hostile aux idées et réformes libérales proclamées par la France.

Or des mouvements populaires, dans un esprit d'émancipation, ont lieu en Savoie. A Montmélian, une émeute populaire reste victorieuse et impunie ; à Chambéry, des désordres, sans gravité, sont réprimés avec brutalité et violence. La parution dès 1790 d'une brochure hostile au gouvernement, *Le réveil de la Savoie* n'y est pas étranger !

En 1791 paraît le *Premier cri de la Savoie vers la liberté*. Joseph Caffé est condamné à mort par contumace pour en avoir introduit deux exemplaires. Il est exécuté en effigie et sa tête mise à prix : on ne badine pas avec l'Autorité.

En Chablais où Dessaix s'est établi, il en est de même. L'effervescence se manifeste par des attroupements et des cris séditieux. Il raconte ce qui se passe à Paris : on écoute et on applaudit avec enthousiasme.

C'est alors qu'un événement va brusquement décider de l'avenir du jeune médecin : le soir du 2 juin 1791, un jeune homme nommé Joseph Charles se met à chanter le « *Ça ira* » dans les rues de Thonon, la police l'arrête, l'emprisonne, une troupe de jeunes emmenée par Dessaix le libère par ruse, le tocsin sonne, et l'émeute prend des proportions inquiétantes. Les auteurs de l'enlèvement appellent leurs concitoyens à prendre les armes - appel sans résultat -, les insurgés traversent le lac et gagnent la Suisse... Une procédure est engagée, un détachement de dragons arrive et Thonon est en état de siège. Les parents, pour la plupart bourgeois notables, sont inquiets. Ils témoignent de leur indéfectible attachement à leur « *bien-aimé souverain* », appellent à la clémence royale en adressant une pétition de 600 signatures à la Maison commune. Le Conseil délibère et décide d'envoyer une délégation au roi : Claude-Louis-Victor Dessaix « *avocat estimable rempli d'esprit et d'éloquence* » (il est le frère du père de J.M. Dessaix) et le comte et chevalier de Foras, lieutenant-colonel des armées du roi, major au régiment de Maurienne, « *brave militaire, ami zélé et sensible* » sont désignés.

Le Conseil les charge de : « *porter incessamment au pied du trône les vifs regrets et la consternation du public et du Conseil... et d'implorer sa clémence pour les malheureux qui se sont égarés* ».

Les députés partent le dimanche 11, arrivent le 12 à Chambéry, se présentent au général Perron, gouverneur du Duché, lequel ne leur laisse guère d'espoir et précise même que si le roi accordait sa grâce il lui demanderait de son côté de se retirer. Ils repartent pour Turin le même jour, couchent le soir à La Chambre, le lendemain à Novalaise et arrivent le mardi à Turin. Ils sont reçus le même jour par le ministre gouverneur Gravière lequel les enjoint de demander aux insurgés de se livrer. Entre temps, les avocats Dubouloz et Naz sont désignés par le Conseil de Thonon pour les convaincre d'écrire au procureur à l'effet de manifester « *l'amer et sincère repentir de leur égarement et de prier son Excellence de leur indiquer le lieu où il jugerait convenable qu'ils dussent se rendre pour y subir la peine qu'on voudra bien leur infliger* » ... Refus formel : les insurgés déclarent « *qu'ils ne rentreraient dans leur patrie que lorsqu'elle aurait cessé d'être en proie à la plus affreuse tyrannie, que les droits de l'homme y seraient gravés dans tous les cœurs et les hommes égaux devant la loi comme devant l'auteur de la nature* ».

L'affaire ne s'arrête donc pas là et une nouvelle incartade des insurgés le 3 juillet vers Douvaine vient aggraver leur cas. Des bruits courent qu'ils marchent sur Thonon à la tête de 4 000 Français. Le père de Dessaix se rend alors à Versoix et convainc son fils et sa petite troupe de quitter les lieux.

J.M. Dessaix se réfugie à Paris avec ses trois frères et d'autres insurgés. Il publie les détails de l'émeute sous le titre : *Le tocsin de la Savoie* et 20 000 exemplaires sont distribués dans le Chablais malgré la police. Ce fut le brandon révolutionnaire qui contribua à exciter les esprits. A Thonon l'enquête est activement poussée et la procédure terminée le 7 septembre. La sentence est prononcée : Dessaix, Souviran et Frezier sont condamnés à être pendus en effigie et leurs biens confisqués et les autres à passer sous l'échafaud et aux galères perpétuelles.

Les réfugiés à Paris forment une société au nom de « *Propagande des Alpes* » puis « *Club des patriotes et étrangers* » et enfin « *Club des Allobroges* ». L'idée leur vint alors de former une légion composée de Suisses, de Savoisiens et de Piémontais, « *la légion des Allobroges* ».

Dessaix en est nommé capitaine le 7 août 1792. Devenue *Légion Franche Allobroge* sous l'autorité du général Montesquiou, commandant en chef de l'Armée des Alpes, 2 157 hommes la composent.

Trois jours après sa nomination le 10 août, Dessaix marche avec un détachement contre les Suisses des Tuileries. Après la victoire, il protège les vaincus et sauve la vie à un grand nombre d'entre eux dont la plupart sont incorporés dans la Légion. Il fit de même tout au long de sa longue carrière. Ce fut un trait saillant de son caractère.

Doppet, alors lieutenant-colonel de la Légion, prend la parole devant l'Assemblée et fait adopter la devise de la Légion : « *Vivre libre ou mourir* ». Il arrive à Grenoble le 31 août 1792.

La première compagnie commandée par Dessaix avec Aimé- le troisième des frères- pour lieutenant, passe la frontière à Chapareillan le matin du 22 septembre, au moment même où la Convention se réunissait et proclamait la République. Les redoutes de Myans sont rapidement tournées, les troupes piémontaises se repliant précipitamment. Montesquiou est à Chambéry le 24 août. Dessaix pourchasse les Piémontais jusqu'au Mont-Cenis. Il est nommé lieutenant-colonel en date du 13 août.

C'est alors qu'est constituée en Savoie la première assemblée de députés dite : « Assemblée Nationale souveraine des Allobroges ». Elle prévoit un représentant par commune élu au suffrage universel. Elle émet le vœu d'être réunie à la France. L'Assemblée Nationale accepte et crée le département du Mont-Blanc le 27 décembre 1792.

Vers la fin de 1793 la Légion des Allobroges est demandée par le chef d'état-major de l'armée des Pyrénées pour « *chasser du sol de la liberté cette horde d'esclaves fanatisés du tyran espagnol* », les Espagnols ayant envahi les Pyrénées orientales. Mais suite à de graves événements (Girondins contre Jacobins), par ordre du Comité de Salut Public la Légion reçoit la mission de se diriger vers Valence pour former le noyau d'une petite armée dite « du Midi » qui doit attaquer les contre-révolutionnaires provençaux.

Dessaix commandant l'avant-garde s'empare d'Avignon, de Cadenet, de Lambesc et d'Aix. Le 17 août 1793, il est nommé colonel en remplacement de Doppet qui, lui, est nommé général et envoyé à Lyon. Le 24 août, à la tête de 400 hommes, Dessaix attaque l'armée départementale, la met en déroute, s'empare de son artillerie et rentre le 25 à 9 heures du matin dans Marseille. Comme le 10 août aux Tuileries, toujours généreux et humain, Dessaix sauve la vie d'un grand nombre de Fédéralistes.

Les contre-révolutionnaires mis en déroute s'enfuient vers Toulon. Toulon qui avait pris part à l'insurrection du Midi, une fois révoltée, alla jusqu'à la trahison en ouvrant sa porte aux coalisés.

Commence alors le siège de Toulon. La légion est sur tous les fronts. Le 21 septembre Dessaix qui a formé un détachement de quarante bons tireurs intrépides, multiplie les attaques, toutes couronnées de succès, mais il est finalement atteint par une balle en pleine poitrine. Rapatrié sur Marseille, il fera tout de même son entrée dans la ville rebelle le 29 frimaire (19 décembre 1793) à la tête de son corps.

Le succès de la campagne du Midi et du siège de Toulon a été dû à l'intelligence de Dugommier, le commandant en chef et au génie de Bonaparte qui connaît là son premier fait d'armes à la tête d'une compagnie d'artilleurs, les Savoisiens, commandés par Dessaix et en formant les éléments les plus solides. Le général Dugommier veut lui conférer sur le champ de bataille le grade de général de brigade, il le refuse.

Après la prise de Toulon la Légion est dirigée sur Marseille, mais à peine arrivée elle repart pour Perpignan.

Les généraux de l'armée des Pyrénées orientales réclamaient la présence des Alloborges avec d'autant plus d'insistance que le seul nom de la Légion inspirait aux Espagnols une sorte de terreur superstitieuse. « Leurs chevaux mordent, disaient les Provençaux ». Le général Dagobert surnommé par les Espagnols « *El demonio* » étant mort à Puycerda le 29 avril, c'est le général Dugommier vainqueur de Toulon qui le remplace au commandement de l'armée des Pyrénées.

A Thuir : première escarmouche. Les Espagnols sont maîtres de Collioure et de Port-Vendres avec 30 000 hommes. Dugommier donne l'ordre à Dessaix de se porter à Oms, de s'y établir et d'employer tous les moyens pour faire soupçonner à l'ennemi que l'armée française attaquera en cet endroit. Il avait habilement calculé que si l'ennemi en nombre bien supérieur tombait dans ce piège il pourrait le contourner. Le plan de Dugommier réussit au-delà de toute espérance.

Dessaix avait 1 600 hommes, 3 pièces de canon et un obusier. Les Espagnols l'attaquent avec 8 000 hommes. Le combat dura toute la journée et reprit le lendemain. Les pertes ennemies furent considérables. De nombreux

Suisses au service des Espagnols perdirent la vie. La résistance brillante et vigoureuse des intrépides Allobroges fut mise à l'ordre du jour et le général Dugommier en témoigna au colonel toute sa satisfaction. Malheureusement ces engagements coûtèrent bien cher à la Légion car le colonel Dessaix eut la douleur de voir tués sous ses yeux son frère le capitaine Claude Dessaix, le chef de bataillon Souviran de Thonon et le lieutenant Arnaud de Chambéry, « *jeunes officiers de la plus belle espérance* », 12 officiers blessés, 150 sous-officiers et soldats tués.

Le 6 mai, Dessaix s'empare de la place-forte de St Laurent de La Monga. Le 22 mai, l'ennemi en nombre infiniment supérieur attaque dès 4 heures du matin. Le combat se prolonge durant 14 heures. Par un coup de main audacieux, Dessaix force les Espagnols à la retraite. Dans sa retraite l'ennemi laisse plus de 10 000 fusils et un grand nombre de prisonniers. Après avoir chassé les Espagnols du Roussillon, Dugommier reprit Port-Vendres et Collioure. Malheureusement cette brillante campagne lui coûta la vie.

Le traité de Bâle entre la France et l'Espagne, du 20 juillet 1795, met fin aux combats.

Août 1795, départ pour Toulouse pour quelques mois de quartiers d'hiver. Mi-janvier 1796, Dessaix quitte Toulouse pour San Remo. A Nîmes, il perd une centaine d'hommes victimes du froid et de la neige.

Dessaix rejoint l'Armée d'Italie au moment même où le général Bonaparte vient d'en prendre le commandement.

L'armée française dispose de 40 000 hommes, l'armée piémontaise d'environ 20 000 commandée par le général Colli sous le commandement du chef d'Etat-Major général le marquis Costa de Beauregard. L'armée autrichienne comptait de 38 à 40 000 hommes.

Ces deux armées étaient appelées à lutter de concert, mais l'une songeait surtout à défendre le Piémont, l'autre la Lombardie. L'unité de vue faisait défaut. Les Français étaient sur la corniche, les autres sur le versant des Apennins. Pour Napoléon, et ce fut toujours sa tactique, son plan était de les battre séparément.

Ce n'est pas ici le lieu de dire de quelle façon il y parvient, toujours est-il qu'il réussit la séparation et défit les Piémontais à Mondovi.

Le 11 avril, Beaulieu attaque du côté de Gênes ; le 12, Bonaparte remporte la bataille de Montenotte ; le 13, les gorges de Mëllesimo, le blocus de Cosseria, la prise du général Provera avec plus 15 000 grenadiers piémontais. Le 15 avril, Bonaparte chasse les Autrichiens de Diégo, prise de Montezemolo puis San-Giovanni.

Le 12 avril, Dessaix reçoit un coup de baïonnette à la tête en attaquant une redoute de San Giovanni. Après avoir arrêté l'hémorragie, il continue, débusque l'ennemi de ses positions et le poursuit jusqu'à 11 h du soir. Il lui prend deux pièces de campagne, plusieurs officiers et des chasseurs de Colli sont faits prisonniers. Les soldats voulaient les fusiller mais Dessaix les prit sous sa protection et leur sauva la vie au péril de la sienne. Les soldats étaient excités par des inscriptions écrites au charbon sur des murs de maisons isolées : injures grossières et menaces.

Courant avril de nombreux combats, emportés avec succès contre les Piémontais aboutissent à l'armistice de Chérasco (le 28 avril 1796). Le Roi Victor-Amédée n'a plus d'armée, Napoléon tourne alors ses efforts contre les Autrichiens.

Le 1er mai 1796, après une marche forcée d'un jour et une nuit Dessaix arrive devant le pont de Lodi que les autrichiens défendent avec beaucoup de moyens et de détermination. Il reçoit l'ordre de passer le pont sur l'Adda en colonnes serrées. La troupe avec un courage inouï passe le pont à la course en criant « *Vive la République* » et poursuit les fuyards le long de l'Adda.

La victoire du pont de Lodi rend l'armée française maîtresse de toute la Lombardie. Le 15 mai, Bonaparte rentre en triomphateur à Milan et le même jour est signé à Paris le traité de paix aux termes duquel Victor Amédée III cède tous ses droits sur la Savoie, sur les comtés de Nice et de Beuil.

Pour autant l'Autriche n'en reste pas là : elle lève une deuxième armée forte de 70 000 hommes. Le Maréchal Wurmser avance à sa tête à travers le Tyrol. Bonaparte n'avait que 45 000 hommes à lui opposer. Le 29 juillet 1796, le général Quastanovitch descend impétueusement la rive droite du Lac de Garde par la Rocca Denfo et le Val Sabbia. Jusqu'au 17 septembre, c'est une succession de combats acharnés dont le fameux combat de Mory, au cours desquels Dessaix sera blessé dès le 29 juillet pour l'être de nouveau le 4 août et le 4 septembre avec son cheval tué sous lui. L'épuisement des forces

autrichiennes victimes d'importantes pertes amène une courte trêve, six semaines, que l'Autriche met à profit pour constituer une troisième armée !

Les combats reprennent début novembre. Dès les premiers jours, le maréchal d'Alvinzi était sur la Piave avec 40 000 hommes. En même temps, Davidowitch s'avance dans le Tyrol avec 18 000 combattants contre la division Vaubois forte de 12 000 hommes. La Légion des Allobroges, devenue 27^{ème} brigade légère, était cantonnée à Nago et à Torbole sur le Lac de Garde. Davidowitch avance avec une telle vigueur qu'il chasse Vaubois du Tyrol italien et compromet gravement la situation favorable acquise par Bonaparte.

Accablée par le nombre, la 27^{ème} brigade fait retraite et ferme la marche de la division Vaubois en pleine déroute. Le 17 novembre 1796, alors que le gros de l'armée remportait la victoire d'Arcole, Dessaix reçoit l'ordre de Vaubois de tenir sur le plateau de Rivoli jusqu'à la dernière extrémité.

Dessaix exécute cet ordre avec une rare valeur. Il se bat toute la journée sentant bien qu'il est sacrifié et que de sa résistance dépend le salut de la division. Enfin cerné de toutes parts après cinq heures de combats, ayant reçu deux blessures, il est ramassé sur le terrain par l'ennemi avec le chef de bataillon, 52 officiers presque tous blessés et 200 sous-officiers et soldats.

Cinq jours après, la 27^{ème} brigade reprend le combat. Elle se bat encore jusqu'au 26 mars 1797, date de la prise du fort de la Chiusa pour, enfin, cesser tout combat suite aux préliminaires de paix signés le 3 avril à Léoben.

Revenons à son chef. Prisonnier, il est transféré à Gratz en Styrie où il passe plus de 2 mois au lit pour guérir de ses deux blessures toutes deux à la jambe droite.

Dès qu'il est rétabli, il est transporté à Komorn en Hongrie où il séjournera cinq mois. Il est libéré ainsi que tous les officiers et militaires en exécution de la suspension d'armes de Léoben signée le 18 avril. Ses deux frères, prisonniers comme lui, l'avaient été avant lui.

En récompense de la remarquable conduite dont il fit preuve tout au long de cette campagne, Dessaix reçoit un précieux témoignage de satisfaction émanant du président du Directoire . Au même moment, les électeurs savoisiens lui donnent la plus haute preuve de confiance en l'appelant à siéger au Conseil des Cinq-Cents (24 germinal - 17 avril 1798).

Dessaix au parlement

Commence alors pour Dessaix une période qui va de mai 1798 à novembre 1799 au cours de laquelle il s'investit dans sa nouvelle fonction avec toujours la même ardeur républicaine qui dès lors le caractérise.

Il s'exprime largement dans « *le journal des hommes libres* » dont il est amené à défendre l'existence, le coup d'état du 18 fructidor an cinq autorisant la suppression des journaux par un simple décret. Il affronte ceux qui préparent le 18 brumaire mais ne néglige pas pour autant sa mission de député.

Parmi ses différentes interventions ou participations, retenons celles nombreuses qui concernent les dépenses des armées et plus particulièrement la lutte contre la corruption dans la passation des marchés, l'assimilation des Savoisiens aux citoyens belges pensionnés, l'aide aux autorités constituées du Piémont et des habitants de l'Italie qui se sont réfugiés en France, la création du département du Léman et enfin l'adoption par l'assemblée d'un projet qui lui est cher : la construction d'une route par le Simplon, le Valais et le Chablais.

C'est le coup d'état de Bonaparte, le 18 brumaire, qui met fin au mandat de Dessaix. Il est porté dix-neuvième sur la liste des députés exclus du Corps législatif. Coupable d'avoir protesté contre la violation de la loi.

Il s'en suit pour Dessaix et ce durant plusieurs années, de 1800 à 1805, une situation qui évoluera de la disgrâce à un retour en considération que ses valeurs militaires et humaines connues et reconnues ne pouvaient que lui assurer.

Après avoir rejoint son corps en Suisse, il fait campagne dans l'armée du Rhin et en Batavie où il se distingue à l'occasion de quelques combats, toujours en position d'avant-garde.

Il est nommé commandant supérieur de la place de Francfort, ce qui lui vaudra lors de son départ quelques trois mois plus tard, le 15 mai (22 floréal) 1801, les regrets et les plus précieux témoignages d'estime de toutes les classes de la population. Voici celui par exemple du journal de Francfort, du numéro 137 du 16 mai 1801 : « *Le chef de brigade Dessaix, qui a commandé ici près de trois mois, est parti vendredi dernier. Ce militaire, aussi recommandable par les qualités de cœur que par ses talents militaires et sa bravoure, est sincèrement regretté. Sa bonté, sa douceur, sa loyauté franche et surtout son zèle à maintenir*

la discipline, lui ont acquis de justes droits à l'estime générale et à la reconnaissance publique ».

Il est encore nommé commandant des duchés de Lunebourg et de Lauenbourg d'où il reçoit, là encore, une belle preuve d'estime dont celle encore du prince-évêque d'Eichstaedt, prince du Saint Empire romain germanique adressée à Dessaix le 28 janvier 1801 : « ...j'ai reconnu à votre conduite Monsieur le commandant, que votre gloire ne devait pas se borner à gouverner un simple corps d'armée, mais bien à commander à des peuples entiers pour le bonheur de l'humanité dont vous avez si bien fait respecter les droits Soyez heureux monsieur le commandant puisque vous savez si bien user de la victoire ».

On ne peut dire mieux que ces témoignages pour montrer la riche palette des valeurs chères à Dessaix !

Nous sommes au printemps 1804. Dessaix de retour en Hollande est nommé général de brigade (grade qu'il avait refusé après le siège de Toulon, estimant ne pas le mériter !) et commandeur de la Légion d'honneur.

Jusqu'à 1807, il séjourne en Hollande puis rejoint l'armée du Rhin où il commande une brigade de la division Grouchy dans la campagne d'Allemagne (avec la mort du colonel Baleyrier d'Annecy) à laquelle la victoire d'Austerlitz met un terme.

La paix est signée à Presbourg, la Vénétie revient au royaume d'Italie et Gènes à l'empire. Dessaix prend quelques vacances, quelques semaines, les premières depuis 13 ans !

Commence alors une nouvelle campagne d'Italie, celle de 1809, que je me limite à évoquer et au cours de laquelle Dessaix toujours à l'avant-garde se distinguera lors de célèbres combats : passage de la Piave où il décide du succès de la journée, combat de Saint-Daniel, de Bizone, de Malborghetto, de Tarvis, de Saint-Daniel, de Raab et enfin de Wagram qui lui vaudront une huitième et une neuvième blessure, trois chevaux tués sous lui et l'élévation au grade général de division.

Ses succès ne s'arrêtent pas là. Voici ce qu'en disent J. Dessaix et A. Folliet : « *les grandes qualités militaires de Dessaix ont attiré l'attention de l'armée sur le général d'avant-garde dont le caractère alliait l'audace la plus extrême à une prudence consommée. Son passage de la Piave était cité par les*

hommes de guerre les plus renommés comme un des plus beaux faits d'arme connus, même dans les premières guerres de la Liberté. L'enthousiasme républicain de 1793 offrait seul de pareils traits d'audace. »

Le prince Eugène, alors commandant en chef de cette armée d'Italie, le considère alors comme le pivot qui assura le succès. L'Empereur ne fit pas moins bon accueil au héros. Présenté à l'Empereur qui le retint à déjeuner en tiers avec le prince de Neuchatel, ce qui était considéré comme une faveur très rare. Dessaix crut devoir remercier l'empereur pour le grade élevé qu'il venait de lui conférer. Napoléon l'interrompt en lui disant : « *Vous l'avez bien mérité. Vos affaires de la Piave, de Saint-Daniel, de Vizione et autres sont brillantes ; elles vous couvrent de gloire. D'ailleurs je vous connais depuis longtemps. Vous êtes un brave et un brave homme.* » Il ajoute qu'il se souvenait de Toulon et de Lodi.

La *Biographie universelle* de Michaud dit à ce sujet « *présenté à Vienne à Napoléon, il déjeuna avec lui, et dans cette circonstance l'Empereur lui fit les compliments les plus flatteurs, le salua du nom d'intrépide et le nomma président du collège électoral de Thonon pour 1809* ».

Arrivé à ce point, je suis obligé de me limiter à citer les missions confiées à Dessaix de 1809 à 1812 :

- Divisionnaire sous Masséna
- Fait comte d'Empire
- Commandement de la division française de Hollande
- Préparation de la campagne de Russie
- Passage du Niémen, Wilna, Minsk
- Bataille de Mohilev, Smolensk
- Marche sur Moscou
- Bataille de la Moscowa
- Grave blessure
- Retraite de Russie
- Gouverneur de Berlin

Le tout bien évidemment jalonné de batailles où Dessaix est toujours aux avant-postes, pour en terminer avec son retour à Thonon en 1813 et enfin dans le cadre d'une Savoie revenue à son souverain d'origine.

A Thonon où il soigne ses blessures (son bras fracassé par un bisquai devant Moscou ne lui permet plus de monter à cheval), il apprend que l'Allemagne est désormais perdue pour Napoléon et que l'Europe de nouveau coalisée refoule les armées françaises vers les anciennes limites de la France.

Dans le Léman comme dans la plupart des autres départements, le peuple des campagnes est mécontent par suite des appels réitérés et anticipés des classes, les prédications du clergé hostile alors à l'Empire excitent les populations, le dernier appel de 1813 à Thonon provoque une émeute.

Genève sous domination française est elle-même en effervescence et dans l'incapacité de se défendre quand on apprend que l'ennemi a passé le Rhin à Bâle avec 10 000 hommes se dirigeant vers la Suisse par la Franche-Comté. A ce point, je reprends l'excellent résumé que font J. Dessaix et A. Folliet :

« Pendant huit ans, à partir de 1789, nous avons vu Dessaix, soldat républicain, combattre à la tête des Allobroges pour la liberté et l'indépendance de la patrie. De là jusqu'au 18 brumaire, législateur intègre, il représente son pays dans les conseils de la nation, et il s'oppose de toutes ses forces à l'établissement de cette dictature impériale qui devait, deux fois dans le même siècle conduire la France aux abîmes.

Du 18 brumaire à la Moskowa, il verse son sang pour l'honneur du pays.

Et maintenant que la France à son tour est envahie, nous allons retrouver Dessaix tel qu'il était aux premiers jours ; nous allons le voir défendre sa patrie contre l'invasion étrangère et briser son épée quand le talon du Cosaque aura foulé le sol national. »

Commence alors une énième campagne de Dessaix, celle de 1814 menée contre l'invasion de la Savoie. Dessaix va se battre durant quatre mois au bout desquels il déposera une première fois les armes. En voici une brève synthèse.

Le général comte Ferdinand von Bubna qui marche en tête des troupes autrichiennes se dirige sur Lyon par Gex et Bourg. Le colonel Simbschen sur Thonon par la vallée d'Abondance de concert avec M. de Sonnaz, général du roi de Sardaigne. Au moment où l'ennemi envahit la France, les troupes étant dispersées en Allemagne, en Italie et en Espagne, il ne reste que 40 000 soldats en France et Genève est particulièrement sous équipée (1 800 conscrits et pas d'artillerie).

Dessaix lève un corps franc de 9 750 hommes le 15 janvier, mais pas d'enthousiasme, pas de fusils ! Les Autrichiens prennent Rumilly et entrent à Chambéry le 20 janvier au matin. Le général Delaroche l'a évacuée la nuit et se replie sur le fort Barraux avec 900 hommes. Dessaix arrive à Montmélian le matin du 21 avec 600 hommes et 10 chevaux pour couper la route à la colonne de Zechmeister qui arrive par les Bauges et Saint-Pierre d'Albigny. Il se consulte avec le baron Finot, préfet du Mont Blanc. Il voudrait couper la route à l'ennemi en déplaçant les bacs de la rive droite de l'Isère à la rive gauche et même faire sauter le pont mais il n'en a pas le temps. Il se replie sur Pontcharra. Dans la soirée du 24 janvier, Dessaix reprend le poste important de la Chavanne où les Autrichiens s'étaient déjà installés. En se retirant ces derniers détruisent une arche du pont d'environ 15 mètres de long et établissent de fortes barricades à la tête du pont côté Montmélian. La batterie de 4 pièces que Dessaix a installée à la Chavanne face à Montmélian fait l'objet d'un feu roulant au petit matin du 26. Trois hommes sont tués. Dessaix se maintient à tout prix. Des combats se déroulent aux Echelles, à Chapareillan et Bellecombe. Le 15 février, après s'être assuré de la prise de la position des Marches et après quelques obus sur les batteries de Montmélian, il somme le commandant autrichien d'évacuer la place ; lequel demande quelques heures de réflexion puis refuse le 16 à la pointe du jour. Dessaix concentre alors des troupes à Saint-Jeoire pour menacer la retraite de l'ennemi sur Chambéry et lance deux bataillons sur la rive droite de l'Isère pour tourner Montmélian. Tandis qu'une partie des troupes passe l'Isère près de Saint-Pierre-d'Albigny, sur de grosses voitures formant un pont, le bataillon du Mont-Cenis traverse la rivière sous Conflans espérant couper la retraite au détachement autrichien de l'Hôpital. Malgré la célérité de ce mouvement, l'ennemi s'échappe par les cols d'Ugine et de Tamié. Montmélian est évacué dans la nuit du 16 au 17.

Le 18, Dessaix occupe le faubourg Montmélian et des patrouilles engagent des fusillades dans la ville. Dessaix somme le général de Zechmeister d'évacuer la ville. Il est convenu que la ville sera considérée comme ouverte ; Zechmeister se retranche au faubourg reclus et établit plusieurs batteries sur les hauteurs de Lémenc.

Le 19 au petit matin, Dessaix qui avait fait contourner l'ennemi par Saint-Saturnin attaque avec 4 à 500 hommes le pont du Reclus qui est enlevé au pas de charge. Zechmeister culbuté est chassé de postes en postes et ne peut reformer sa ligne qu'à la Croix rouge. Là, il refoule les troupes françaises jusque près de

Chambéry où une affaire s'engage jusqu'à la nuit. Le château de Montagny est successivement pris et repris. Dessaix bien qu'éclopé (il ne peut toujours pas monter à cheval) déploie une activité qui force l'admiration de ses troupes comme de ses compagnons d'arme, le général Marchand, Saint-Vallier... Le 20 janvier on se bat encore et le château de Montagny étant acquis, Dessaix porte toute sa troupe sur la route d'Aix. Ce n'est plus alors qu'une course poursuite qui porte les troupes de Dessaix à la Biolle, Albens, Rumilly et Annecy. Le pont de la Caille est enlevé à la baïonnette, Dessaix est à quelques kilomètres de Genève. Le département se trouve dès lors délivré de l'invasion.

J'ai voulu détailler quelque peu cette marche à travers la Savoie, principalement dans sa partie sud, sachant que beaucoup de nos auditeurs seraient peut-être heureux de connaître ces faits qui se sont déroulés sur un territoire qui leur est familier. Il me reste à conclure à présent !

Napoléon, après la débâcle de Russie, connaît encore quelques belles victoires. Il s'enhardit et rejette plusieurs propositions de paix au grand dam de Dessaix qui perçoit fort bien les faiblesses de la France devant les armées coalisées de plus en plus nombreuses et alors que Bubna s'apprête à évacuer Genève. L'erreur de Napoléon qui par excès de confiance ne répond pas à ses nombreuses et insistantes sollicitations met un terme à l'exemplaire reconquête de la Savoie qu'il venait de conduire et par là même à son maintien dans la nation française .

Les Autrichiens qui étaient en Franche-Comté se dirigent par la Bresse sur Lyon qu'ils envahissent le 21 mars 1814, le général Marchand insiste auprès de Dessaix pour lui demander de battre retraite. Dessaix désespéré offre sa démission, qui est refusée. Il s'exécute.

Après une retraite harcelée par l'avant-garde autrichienne, Dessaix retrouve la Chavanne où il organise la résistance. Après divers combats, de Conflans à la rive gauche de l'Isère, dont un fameux à Aiguebelle le 9 avril, il reçoit de l'émissaire du prince Eugène l'ordre de couvrir la Maurienne jusqu'à la dernière extrémité. Ce que Dessaix accepte avec empressement.

L'ennemi attaque sur toute la ligne de l'Isère, emporte le pont de Montmélian et Sevrans, fidèle lieutenant de Dessaix, après une résistance aussi belle qu'infructueuse, signe avec le comte Bubna une capitulation.

Celle-ci signée à Planaise le 11 avril à 8h du soir stipule que « *les hostilités cesseront et ne pourront recommencer qu'après un avertissement de quatre jours* » et que « *les troupes françaises occuperont les limites de l'ancienne France et les troupes autrichiennes celles de l'ancienne Savoie* ».

Le lendemain, Dessaix apprend la capitulation de Paris, la déchéance de Napoléon en date du 2 avril et la capitulation de Marchand qui implique l'évacuation totale de la Savoie. Fidèle à sa promesse, Dessaix se retranche à Termignon où finalement un armistice est conclu sur un statu quo, les troupes restant de part et d'autre de ladite commune.

Lettre de Ferdinand de Bubna du 29 avril 1814 (de Grenoble)

« Vous m'annoncez, par votre lettre du 27, que vous avez pris la résolution de vous retirer dans vos foyers ; on ne peut qu'approuver le parti bien naturel que vous avez pris de jouir au sein de votre charmante famille des lauriers et de l'estime générale que vous avez acquise. Je suis étonné du doute où vous êtes de ne pas trouver sûreté et protection dans votre patrie : un brave militaire comme vous n'a pas besoin d'égides ; les services qu'il a rendu à son pays suffisent pour le faire aimer et respecter. Comme je viens d'être nommé gouverneur général de la Savoie, du Piémont, et du Comté de Nice, s'il se présente quelque utilité, vous m'obligerez de ne pas m'oublier ».

A Chambéry, il est fêté et salué au titre de « Bayard du Mont Blanc » et de retour à Thonon le 30, il écrit au nouveau ministre de la guerre pour lui rendre compte de sa retraite dans les Alpes cottiennes et de l'informer de l'état de ses blessures qui le forcent à prendre un repos « *Riche d'honneur et de services, dit-il, je n'ai point acquis d'autre richesses* ». Ce mot résume sa vie selon A. Folliet et J. Dessaix. Comment ne pas y souscrire !

Le 2 mai 1814, Dessaix rentre à Thonon et alors que l'incertitude règne sur les destinées de la Savoie, il multiplie les initiatives en faveur de l'union à la France : lettre à Berthollet qui interviendra dans ce sens le 7 juillet par le biais d'un mémoire présenté avec plusieurs généraux dont Curial au Congrès de Vienne ; voyage à Paris pour convaincre Talleyrand qui ne manquera pas de tenir sa fameuse réputation ...

Le congrès de Vienne avait été initialement prévu lors du Traité de Paris signé le 30 mai 1814 entre Louis XVIII et l'empereur d'Autriche. Ce traité ayant morcelé la Savoie ne faisait que mécontenter tout le monde, tant les

émigrés rentrés en foule à Chambéry que le clergé et les libéraux. Il était contesté de toutes parts, si grande était l'attente du Congrès de Vienne sensé « *fixer les bases du droit public de l'Europe par une œuvre de réparation* ».

La première Restauration, celle des Bourbons, montrant une relative modération ne fit pas grief à Dessaix de ses états de service précédents : elle le promut chevalier de Saint-Louis.

En pleine cession du Congrès de Vienne, le 5 mars 1815, les diplomates apprennent que Bonaparte a quitté l'île d'Elbe ! Les puissances coalisées le déclarent alors en rupture de ban avec pour conséquence qu'il ne se trouve plus sous la protection des lois.

Débutent alors les 100 jours.

Napoléon est à Lyon le 10 mars 1815. Dessaix le rejoint et à partir de là et jusqu'au 19 août on se bat à nouveau en Savoie. Le maréchal Suchet arrivé à Chambéry le 25 mai signale aux ministres de la guerre et de l'intérieur la résistance du clergé : « *Les prêtres ont refusé de chanter le *Salvum fac imperatorem** » !

On se bat sur tous les fronts, principalement sur les frontières, du nord au sud, des Echelles et d'Aiguebelette à Cluse comme de Conflans à Carouge, des bords de l'Isère à ceux de l'Arve pour finalement aboutir, suite à la nouvelle capitulation de Paris le 6 juillet et à l'embarquement le 8 août de Napoléon sur le Northumberland, qui fait voile pour Saint Hélène, au licenciement de l'armée de la Loire et l'ordre pour Dessaix de rentrer dans ses foyers.

Le 19 Aout 1815, il adresse ses adieux à ses troupes.

Seconde restauration

La carrière de Dessaix est terminée, il se retire à Ferney-Voltaire. Le Traité de Vienne du 20 novembre 1815 rend au roi de Sardaigne la partie de la Savoie restée française par le Traité de Paris du 30 mai 1814. Le département du Mont-Blanc disparaît de la carte. C'est l'époque en Savoie comme dans toute la France de « *la terreur blanche* ». Dessaix est arrêté dans la nuit du 20 au 21 mai 1816 et conduit à Turin où il est enfermé dans la forteresse de Fenestrelle. Victor-Emmanuel 1er sollicité par les deux filles du général qui se sont jetées à ses pieds ne dit pas pour quel crime d'Etat le Cincinnatus de la Savoie venait d'être arraché à sa charrue ; mais ses ennemis osent dire tout haut qu'il s'agit de

mettre à exécution l'arrêt du Sénat qui l'avait condamné à mort par contumace en 1791.

Le père du général adresse alors une lettre à son fils qu'il ne m'est pas possible de citer intégralement, mais que je considère comme un chef d'œuvre d'humanisme. Il évoque pour le consoler les prouesses de son fils, les nombreux témoignages de toutes origines qui les ont salués dont j'extrais celui-ci : « ...*A combien d'innocents n'avez-vous pas sauvé la vie en prenant leur défense ! Je me rappelle entre autres (et peut être l'avez-vous oublié) un fait dont je me souviens avec complaisance, c'est le marquis Costa qui ne me l'a pas laissé ignorer dans le temps ; on était sur le point de fusiller un militaire distingué de Turin (ce doit être M. le chevalier Champion) ; vous employâtes toute la force de votre bras, et ce n'est qu'à grands coups de sabre que vous eûtes la gloire de le délivrer.* »

Fort heureusement, le lendemain du jour où il recevait cette lettre, le 4 septembre 1816, les portes de la prison s'ouvrent sans qu'aucune instruction n'ait été formulée ! Le roi de Sardaigne, selon Michaud dans sa *Biographie universelle*, « *accorda cette faveur aux sollicitations de plusieurs ambassadeurs des pays que Dessaix avait gouvernés...* »

Il faudra attendre les événements de 1830 pour que le général, je n'ose pas dire « *le vieux général* » (il n'a que 66 ans), sorte de son isolement. Loin d'être oublié de ses contemporains, on le sollicite de toutes parts. Le bruit court à Paris qu'il vient d'être appelé au commandement supérieur des départements de l'Est et la garde nationale de Lyon, qui veut à sa tête un homme inspirant toute confiance dans le cas d'une nouvelle invasion, le choisit. Choix approuvé par Lafayette alors commandant en chef de toutes les gardes nationales et ratifié par l'ordonnance de Louis-Philippe du 12 novembre. Offre que déclinera Dessaix.

En Savoie Charles Albert succède à Charles Félix : succession saluée de toutes parts car le nouveau souverain passe pour avoir des « aspirations libérales ».

Espoirs vite déçus selon la correspondance de Dessaix : dans sa dernière lettre du 13 octobre 1834, il regrette de ne plus recevoir, pour cause de censure, le dictionnaire de la conversation auquel il est abonné !

Retranché dans son ermitage de Ferney il continue à recevoir d'éminentes personnalités et d'anciens compagnons d'arme.

Il meurt à Marclaz le 26 octobre 1834

On accourt de toutes parts pour suivre son cercueil, un saule pleureur est planté pendant la nuit sur sa tombe, que la police « ombrageuse » fait enlever en mettant fin aux manifestations populaires qui, durant plusieurs jours, se succèdent.

Quelque temps après, une souscription est lancée à l'initiative de Chambériens pour faire sculpter un bronze à Paris. Buste frappé d'ostracisme : le gouvernement lui interdit de franchir la frontière. Les souscripteurs en sont réduits à en faire don à la ville de Grenoble. Grenoble l'accepte à titre de dépôt et le place dans la bibliothèque publique à côté des grands hommes du Dauphiné. Il faudra attendre le premier voyage de Victor-Emmanuel en Savoie en 1850 pour qu'autorisation soit donnée à l'entrée du buste qui fut placé au musée de Chambéry.

Après 1860, selon A. Folliet et J. Dessaix « *la municipalité de Chambéry donna au buste de Dessaix une place honorable dans la salle de délibération du conseil* ».



Statue du Général Dessaix à Thonon les Bains